

Jacques Cortès
Président du GERFLINT



Le passage de la ligne

Pour une jeune revue, franchir la frontière du premier numéro est un indicateur de bonne santé. Il signifie notamment qu'elle a déjà le pouvoir de s'aventurer au-delà de ce que - pour pasticher métaphoriquement Vygotsky - on pourrait appeler la « zone proximale de développement », c'est-à-dire un certain niveau préalable de compétence ayant permis de résoudre un problème complexe avec les potentialités initiales de l'équipe et notamment sa conviction, son dynamisme et une bonne part d'illusion.

Tout cela fonctionne de façon variable car, bien souvent hélas, le premier signe de vie est aussi le dernier, comme si l'effort de publier le numéro inaugural avait anéanti l'énergie nécessaire pour produire le second et, dans la longue durée, la suite naturelle de la lignée. Sans collaboration, sans vie sociale, une revue n'a qu'une faible espérance de vie. La réciproque est un peu vraie aussi: sans revues, sans lieux diversifiés de confrontation ou même d'affrontement des idées, donc sans communication ouverte et libre, une société, quelle qu'elle soit, ne peut être qu'un désert spirituel. La volonté clairement exprimée du GERFLINT de créer un réseau international de revues interdisciplinaires dans le champ des sciences humaines procède des principes qui viennent d'être énoncés.

La francophonie se défend, dans l'ensemble, de façon vigoureuse par différents moyens éprouvés qu'on peut rappeler brièvement : le réseau mondial séculaire des Alliances Françaises (plus de mille dans le monde), complété par celui des Instituts français; les organisations nationales ou internationales (AUF, OIF, DGLFLF, FIPF etc.) qui ont mission officielle de promouvoir la langue, son histoire et la (les) culture(s) qui l'enrichissent ; ses livres, ses productions artistiques universellement admirées, ses réalisations scientifiques, son art de vivre et aussi un certain esprit d'indépendance perçu comme provocateur, qui lui vaut une collection de stéréotypes dont elle a l'élégance de ne pas faire un drame, habituée qu'elle est, non seulement à sourire de toute caricature la concernant,

mais également à pratiquer contre elle-même une continuelle autodérision, signe évident d'une certaine aristocratie de l'esprit lui permettant de ranger toute forme de certitude sacralisée, sinon dans le placard aux canulars (le respect d'autrui fait partie de ses règles de bienséance), du moins dans la liste des produits à ne consommer elle-même qu'avec la plus grande modération.

Mais revenons à Vygotsky, et restons dans la métaphore. Un premier numéro témoigne tout à la fois d'un savoir-faire précoce et d'une volonté d'auto-formation. La précocité, ici, est synonyme d'amateurisme dans la mesure où l'on est confronté, pour la première fois, à un acte de création auquel ne se risquent ordinairement que des professionnels aguerris, par une solide formation initiale aux différents métiers du journalisme, mais aguerris aussi par une longue expérience pratique au sein d'équipes chevronnées, diversifiées, compartimentées en spécialités conceptuelles, techniques, financières, commerciales, artistiques qui font, de chaque numéro paru, le résultat de l'action consciente et organisée d'un gros bataillon de journalistes. Disons-le sans craindre le ridicule : à *Terres de FLE*, nous n'en sommes pas là. Et j'ajouterai même sans regret ni complexe : il en sera ainsi tout au long de la vie de la revue. Mieux vaut le savoir et le dire clairement.

Mais, si la volonté est là, et notamment celle de s'auto-former à un métier sans disposer de tous les moyens qu'il mobilise habituellement, le chemin reste à tracer, quels que soient les obstacles du parcours. On peut sans doute ragaillardir son énergie en rappelant cette belle pensée de Blaise Pascal : « ce n'est point parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas mais c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles ». Les petites phrases de ce type « ne mangent pas de pain », comme on dit, et, à défaut de fournir des solutions, elles ont le mérite d'encourager (donc de donner du cœur à l'ouvrage) et ce n'est déjà pas si mal.

Du premier au deuxième numéro - c'est ici le cas - la progression est surtout intéressante du point de vue qualitatif. Il y a eu prise de conscience, par l'équipe, de son pouvoir de s'aider elle-même, et notamment de la relation qu'elle a su créer entre intentions, moyens et buts. Le premier numéro créé est le résultat d'une activité maîtrisée qui, comme le veut Vygotsky (que je mets décidément beaucoup à contribution) permet à l'équipe de disposer d'un « espace mental élargi ». Elle devient capable de représenter ses propres actions à l'aide d'un groupe plus ou moins cohérent de signes qui a fonctionné adéquatement en interaction avec un environnement social complexe, intéressé et vaguement participatif, mais encore dubitatif, et qui n'applaudit, par sympathie, que du bout des doigts, car il a le sentiment très net que tout cela n'ira pas très loin. Peu importe, ce qui compte, c'est la part de cognition que l'équipe déduit de cette première étape qui commence à s'organiser comme un système plus ou moins abstrait, comme un ensemble de « cartes cognitives » (toujours Vygotsky) pour affronter ce qui va et ce qui doit suivre. Le projet commence donc à prendre l'allure d'un système organisé de façon à la fois abstraite et empirique.

C'est à ce point qu'intervient la volonté d'auto-formation, capacité naissante responsable de ce que j'appellerai l'ontogénèse de la création d'un rédacteur

en chef et d'une équipe dynamique autour de lui. Tout ne se passe pas obligatoirement de façon idéale. Loin s'en faut. Il existe des âmes portées au sacrifice et d'autres que le repos contemplatif séduit beaucoup plus. N'envisageons donc ici que les premières citées. L'expérience que l'on tire de la création d'un premier numéro de revue a permis d'être sensible aux relations entre moyens et buts d'une publication régulière. L'équipe a compris, par ses erreurs mêmes, les principes qui régissent les consignes qu'elle s'est données dans les différents domaines d'action qu'elle a affrontés. Le code social qui englobe et nourrit toute la culture journalistique commence alors à se dévoiler, aussi bien au niveau pratique qu'au niveau plus abstrait de la représentation.

C'est ainsi que, de l'action engagée naît un langage englobant à la fois le cadre, le déroulement opérationnel, les comportements adoptés et l'interprétation qu'on peut en donner après coup pour forger un outil de travail. Comme dirait Bruner : « il n'est pas surprenant de trouver une telle caractéristique de la conscience chez l'*Homo sapiens* dont l'une des activités principales est l'emploi des outils ». Ajoutons même la fabrication des outils et leur perfectionnement continu. Restons en compagnie de Bruner pour dire avec lui que l'outil langagier forgé « entre dans la constitution même de la pensée et des relations sociales ».

J'ai donc tenté ici une projection volontaire, dans le monde adulte, de ce que Bruner et Vygotsky ont pu dire du développement de l'enfant. Il me semble, en effet, qu'en face d'une action nouvelle la comparaison est possible et la métaphore acceptable. Parmi tous les moyens à mettre en œuvre pour défendre la francophonie, la création de revues scientifiques est un complément nécessaire à toutes les actions déjà entreprises avec succès et imagination. Le GERFLINT, dans ce domaine, Ami et Allié fidèle du CLA et de *Terres de FLE*, fait inlassablement, depuis plus de dix ans, un travail soutenu et apprécié par de nombreuses institutions françaises et étrangères.

La tendance à chasser le français des sciences, conformément au titre de l'ouvrage publié, au début des années 80, par Pierre Bourdieu, Noëlle de Chambrun et Anne-Marie Reinhardt, est plus que jamais à la mode. Nous nous refusons à la suivre pour deux raisons majeures : d'abord parce qu'il serait indigne de sacrifier ingénument, sur les autels de la communication internationale, le patrimoine le plus précieux de l'humanité : ses langues en général, le français entre autres. On est en droit d'avoir l'âme commerçante et de penser qu'il faut uniformiser linguistiquement la planète, mais au-delà du droit d'expression accordé à tous, il convient de ne pas s'égarer dans la facilité. Créer une revue scientifique francophone est un acte de civisme international.

Mais à cette nécessité s'ajoute l'évident constat que les universitaires de tous les pays ont le devoir de s'initier aux métiers du journalisme pour soutenir et illustrer par l'exemple, *urbi et orbi*, la pensée scientifique exprimée en langue française. Puisque le mot *alliance* est déjà pris et utilisé avec gloire par la plus vénérable institution vouée à la défense de la francophonie, prolongeons-le, dans *Terres de FLE* comme dans les revues amies du GERFLINT, par la notion de *reliance*, qui se trouve au cœur de *la Méthode* d'Edgar Morin. La *reliance*, c'est l'art et la manière de travailler ensemble pour faire quelque chose qui soit

digne d'être tenté. Animer des revues francophones paraissant régulièrement tout au long des années, c'est donner au français une chance importante de vie active et de développement. Ne la négligeons pas.

Terres de FLE nous offre donc aujourd'hui son deuxième numéro. C'est un peu, comme jadis, le Passage de la Ligne par les cargos du nord qui gagnaient les contrées australes. Grande occasion de fête à bord, ce passage marquait l'entrée des nouveaux initiés dans la confrérie du voyage au long cours. C'est cette longue aventure, dans l'espace et dans le temps, que je souhaite à la revue et à tout son équipage.
